

CONCOURS CREATION 2020

THEME :
Le confinement

EXPRESSION LITTERAIRE



Catégorie Adulte (13 - 19ans)

1^{er} Prix



La lueur au bout du tunnel...

Auteur : Jihad BELBACHIR

Je me balade sur le sable doré de la plage. Peu à peu, le soir tombe, le soleil couchant s'abîme sur l'horizon... Il me faut trouver un lieu de repos pour la nuit. Mes pas s'arrêtent et je goûte au plaisir d'une nuit étoilée qui semble m'inviter à la contemplation de ce monde nouveau. Je peux alors goûter, savourer le vrai plaisir d'une nuit en pleine nature, loin des villes, loin du temps, loin de tout. Mon meilleur ami est à mes côtés, ce compagnon fidèle, qui ne parle pas mais qui m'entend, et qui m'écoute surtout, sans fatigue, pour des heures et des heures ; le livre.

Cette fois j'avais choisi de lire « La Peste », d'Albert Camus. L'histoire se déroule dans les années 1940. Elle a pour théâtre Oran durant la période de l'Algérie française et le roman raconte sous forme de chronique la vie quotidienne des habitants pendant une épidémie de peste qui frappe la ville et la coupe du monde extérieur. Dit de cette façon, un roman sur la peste semble bizarre, et d'ailleurs ce roman est fictionnel plutôt qu'une réinterprétation d'un fait historique. C'est ce point qui m'a attiré, mon cerveau avait besoin d'une échappatoire de ce monde où la routine et l'ennui étaient devenus nos plus grands ennemis. Le ciel joue un spectacle inouï, des harmonies de lumières, des éblouissements, des scintillements, tandis que je savoure le plaisir de cette lecture.

Au bout de quelques pages, je pose mon livre pour contempler une dernière fois les vagues avant de me coucher. J'aperçois une lueur qui arrive de loin, mais je ne l'identifie point. Un endroit lointain éclairé ? une tour ? un navire ! C'était un navire, dans lequel était un monsieur étrange et mystérieux, portant des habits noirs comme s'il se cachait de quelqu'un. La peur me prend et mes jambes tremblent. Est-ce un voleur ? Un criminel ? Dans cet instant, mon cerveau me dit de fuir tant que je puisse le faire, mais mon esprit curieux m'en empêche. Le navire s'approche de plus en plus et l'homme mystérieux semble avoir un regard perçant et un visage nonchalant qui accentue mes inquiétudes. Je me tourne alors pour m'enfuir avant qu'il soit trop tard. On m'interpelle par mon prénom :

- Jihad, Jihad, reviens ici Jihad.

D'où connaît-il mon prénom ? Et que veut-il de moi ? Ainsi mon visage jaunit et mes mains tremblent. Je ne sais d'où le courage me vint pour me retourner vers l'Homme effrayant mais je le pris à deux mains, et je me tourne alors :

- Qui es-tu ? Dis-je avec une voix tremblante.
 - Tu me connais, sûrement.
 - Non je ne te connais pas, comment as-tu appris mon prénom ? Pourquoi me suis-tu ?
 - Tu m'interpelles souvent aussi, implicitement.
 - Arrête avec tes paroles mystérieuses et tes fantasmes ! parles donc et explique-moi !
- Soudain il enleva sa capuche et éclaira son visage avec sa lampe. Et ainsi, la foudre m'a choqué.
- Camus, dit-il d'un air calme, Albert Camus.
 - Arrêtez de vous moquer de moi Monsieur, vous lui ressemblez sûrement, chacun d'entre nous a quelqu'un dans ce monde qui lui ressemble beaucoup, mais ne prétendez pas être quelqu'un d'aussi glorieux que Monsieur Albert Camus et surtout quelqu'un qui est mort depuis plus de 60 ans !
 - Ça me fait plaisir d'entendre qu'après 60 ans j'inspire encore des adolescents, ma vie n'était pas un échec alors.
 - N'importe quoi vous continuez votre jeu de théâtre.
 - Tiens ma main, approches-toi, tu as toujours été fidèle à mes livres, à mes histoires, tu m'as rendu visite plein de fois par ta lecture, aujourd'hui, je viens te rendre visite pour te récompenser. Tiens ma main et tu sauras si c'est vraiment moi ou pas, quelqu'un qui a lu tous mes livres me connaîtra sûrement.

Je tiens sa main et un sentiment étrange me pris, c'était vraiment lui, je le connais, j'ai passé mes années d'adolescence à lire ses livres, c'était lui mon ami muet pendant toute sa période, comment pourrais-je nier cela ? C'est lui qui m'inspira, qui me donna envie d'étudier, d'écrire, de lire, lire.

- C'est vous ? C'est vraiment vous ? Cette douce main amicale qui m'a longtemps tenue, elle ne m'est pas inconnue, je la sens familière. C'est vraiment vous.
- Tu es ma lectrice fidèle, et il est temps que je fasse quelque chose pour toi. Tu lis ce livre en ce moment ? Il prit son livre qui était sur le sable.
- Oui Monsieur, la peste, je ne suis qu'au début, mais comme d'habitude votre esprit me prend déjà dans des rêveries et dans un autre monde.
- Tu n'aimerais pas réellement voir ce monde que je décris ? Dit-il d'un air excité.
- Bien sûr, je ris, mais ce n'est pas possible, ça fait des années que cette période est terminée, comment pourrais-je la voir ?
- Mais tu me vois pourtant, moi, non ?
- Si ...
- Ça veut bien dire que je peux rendre l'impossible possible. Viens avec moi, monte sur le navire et tu ne regretteras pas là où je t'emmènerai.

Certes, on m'a toujours dit de ne jamais faire confiance à un étranger, mais il n'était pas un étranger pour moi, je sentais vraiment une amitié envers cette personne qui a vécu dans mes pensées et dans mon Cœur tout ce temps-là. Je monte donc le navire, sans me poser la question. Le navire avance, tout droit vers l'horizon, je contemple parfois Monsieur Albert, qui est très calme, mais son calme pique ma curiosité. Je me demande quand même où-est-ce que l'on va. Que vais-je découvrir ? Mais c'est en ça que réside la beauté des histoires et des livres, l'effet d'attente, c'est lui qui nous accroche.

- Tu as l'air très fatiguée, dors. Dit-il. Je te réveillerai quand on serra arrivés.
- Je m'allonge donc pour dormir, le sommeil me prend de plus en plus, je regarde une dernière fois cet homme, je n'arrivai toujours pas à croire que c'était lui, mais bon, je suis tellement fatiguée que je ne peux plus me poser plus de questions, il est temps de m'endormir.
- Réveilles-toi, Jihad, nous voilà arrivés.

J'ouvre les yeux doucement, il était encore là, ce n'était pas un rêve que j'ai fait hier soir, non, c'était vraiment encore lui en chair et en os. Mais surtout, je me suis retrouvée sur le gazon du parc qui est en face de chez moi.

- Comment sommes nous arriver ici Monsieur ? Pourquoi m'avoir repris chez moi ? Je croyais que l'on allait à votre époque.
- Ne sois pas déçue ma chère, ce que tu verras ici ne sera pas si différent de mon époque.
- Bien sûr que si Monsieur Albert, c'est Abu Dhabi ici, et plus de 100 ans après votre époque.
- Si mes livres te permettent de t'évader et de tirer des leçons même 60 ans après ma mort, et dans ton entourage ici, c'est que les choses n'ont pas changé d'une façon... suis-moi, tu comprendras.

On avance vers mon immeuble, j'ai l'impression que c'est lui qui me guide dans cette ville où j'ai grandi et que je connais parfaitement, comment peut-il être aussi sûre de lui dans un endroit qu'il ne connaît pas du tout ? Mais en même temps, cette ville n'est pas celle que j'ai laissé derrière moi avant ma promenade hier soir. Le bruit des voitures dans le chemin de la corniche qui me réveille habituellement n'est plus présent. L'odeur du pain chaud provenant de la boulangerie sous mon immeuble a disparu aussi. Ce n'est pas du tout la ville animée où j'ai grandi. La curiosité me tue, je regarde autour de moi et je ne vois plus les enfants jouer dans les parcs, ni les coureurs sur la corniche. Le silence est assourdissant. La ville qui n'avait jamais dormi a perdu la vie.

- Monsieur pourquoi ce calme inquiétant a envahi la ville ? Je ne la reconnais plus, et pourtant ça ne fait qu'une nuit que je n'y suis plus.

- Avance, tu comprendras tout.

J'avance malgré l'inquiétude et l'air étrange qui me prends, on rentre dans mon immeuble, il connaît mon étage et mon appartement, tout cela accentue l'absurdité de la situation. J'ouvre la porte avec mes clefs et je me précipite excitée quand même de voir ma famille pour leur introduire mon nouvel ami. Mes parents sont assis dans le salon.

- Maman, Papa bonjour ! je suis de retour !

Personne ne me répond, on ne me regarde même pas.

- Maman... ? Papa... ?

- Ils ne t'entendent pas mon amie, dit Monsieur Albert.

- Comment ça ? je suis devant eux ...

- Dans ce monde tu vois et tu entends tout, mais personne ne nous voit nous. dit-il.

- Mais je ne suis pas morte, pourquoi on ne m'entend pas ?

- Nous sommes ici que pour être spectateur des événements qui se déroulent, on ne pourra pas agir. Répondit-il.

Comment est-ce que tout cela peut être possible ? que fait mon père ici alors qu'il devrait être au travail maintenant ? pourquoi la ville est vide ? Toutes ces questions envahissent mon cerveau. Je n'y trouve aucune explication possible. J'entends mes frères et ma sœur parlaient en haut.

- Mais c'est mardi aujourd'hui, ce n'est pas le weekend pourquoi ne sont-ils pas à l'école Monsieur Albert ? je ne comprends rien expliquez-moi s'il vous plait.

- Les écoles sont fermées et le travail est géré de chez-soi maintenant. Dit-il d'un air tout froid

- Comment-ça de chez soi ? ce n'est pas normal.

- Justement ma chère, rien n'est normal dans ce monde.

Je m'assois à côté de ma mère pour écouter la conversation entre elle et mon père. C'est tellement étrange que je sois à côté d'elle mais qu'elle ne me voit pas, comme si je n'étais qu'un ange après la mort. Elle dit à mon père :

- Il faut que l'on sorte faire les courses avant 20h00. Sinon on restera sans. Dépêche-toi.

- Ne t'inquiète pas, mon père lui répondit, il reste encore quelques heures avant le début du couvre-feu.

Comment ça un couvre-feu ? Depuis quand et pourquoi ? mais que se passe-t-il ? je me sens très perturbée, je ne comprends plus rien.

- Les cas ne cessent d'augmenter, dit-elle à mon père. Je ne crois que l'on reprendra nos vies normales bientôt. Allez chéri, portons nos masques et gants et allons faire les courses avant qu'il soit trop tard. Ajouta-elle.

On parle de vie anormale, de « cas » qui augmente et de masques et de gants... je ne peux pas expliquer le sentiment qui me prends, j'ai grandi dans cette maison, 17 ans, mais je me sens comme un étranger, mes photos avaient disparu de la maison et de l'arbre de photos de la famille que l'on posait sur l'étagère. Le silence de Monsieur Camus me perturbe encore plus et son calme m'étonne.

- Monte en haut et je t'expliquerai tout, dit-il enfin.

Ma sœur est dans notre chambre, mais mon lit a disparu. C'est comme-ci je ne faisais plus parti de cette famille et que l'on m'avait oublié... pourtant ça ne fait qu'une seule nuit que je suis partie ! Ma sœur étudie, d'après ce que je vois et j'entends la voix de ma prof qui est d'ailleurs la sienne aussi, une voix qui vient de l'ordinateur. Ils sont en vidéo conférence je crois. Mais pourquoi les cours sont en ligne ?

- Le monde que tu as quitté hier, n'est plus celui que tu vois aujourd'hui. Un virus microscopique l'a attaqué, et l'a bouleversé soudainement.

- Mais du jour au lendemain ? comment ??

- Ça te semble absurde car tout a changé en une nuit pour toi, mais crois moi, eux aussi, ressentent exactement la même chose, que tout a changé en un clin d'œil alors que ça fait des mois qu'ils sont confinés...

- Comment-est-il apparu ?? que peut être la solution ?

- Si tu as lu mon livre, il faudrait bien que tu saches que la situation n'est pas si différente que ça, même avec une science plus avancée, des technologies plus développées et un monde moins ignorant à votre époque, la solution instantanée proposée sera toujours le confinement. Je ne peux te garantir ou prévoir ce qui se passera et qui finira par gagner cette bataille, mais si je peux t'assurer une chose, c'est que l'on ne sort jamais les mêmes du confinement. Tout le monde est d'accord pour penser que les commodités de la vie passée ne se retrouveraient pas d'un coup et qu'il était plus facile de détruire que de reconstruire. Et que maintenant, il est temps de réfléchir à comment sortir vainqueur de ce confinement, contre le virus, mais aussi contre nos défauts et nos anciennes habitudes. La seule façon de mettre les gens ensemble, c'est encore de leur envoyer un virus.

- Je vois enfin comment votre roman s'applique à cette vie, mais je ne sais pas si je pourrai supporter de rester à la maison, j'en avais marre certes, de ma vie quotidienne, mais j'en avais une...

- Justement, mon amie, c'est de cette façon que je souhaite récompenser ta fidélité à mes livres toutes ces années, en te donnant une leçon de vie que tu n'oublieras jamais. Je vais donc te laisser seule avec ta famille vivre ce confinement. Le vivre, réellement.

- Mais ils ne m'écoutent pas et ne me voient pas...

- Tu resteras spectatrice, mais tu le vivras, tu verras. Je reviendrai quand il sera temps.

Monsieur Albert a disparu tout à coup, je me sens très gênée, je ne vais pas mentir. On dirait que je n'ai jamais existé ici. Mais c'est peut-être aussi car à force de toujours vouloir m'isoler, rester seule, sortir sans ma famille, je n'étais pas toujours présente avec eux. Ni physiquement, ni moralement. Le temps passe très doucement maintenant, pour une fois que je le sens réellement, pour une fois qu'il ne vole pas. Je suis sûre que je ne pourrai pas survivre à la maison, le confinement n'est pas fait pour moi. Mon père a laissé la télé ouverte, je regarde donc un peu les nouvelles. Toutes les chaînes parlent de ce virus, ce n'est pas une épidémie, c'est carrément une pandémie ! Et moi qui croyait être seule à ressentir l'étrangeté de cette situation, le monde entier en souffre. Monsieur Albert avait raison, le premier lien que tisse ce

virus entre les hommes, est le ressenti de ne pas être seule face à cette situation. Et cela a tendance à reconforter l'humain. Mes parents sont revenus enfin. Les traits de visage de ma mère ont changé, l'inquiétude et le stress commencent à rider son front ... l'étagère à côté de la porte était remplie de désinfectants et les chaussures restaient dehors. Une alarme se déclenche tout à coup sur plusieurs téléphones de la maison. Il me semble que c'est celle qui indique l'heure du couvre-feu. Le monde est devenu une prison, qui ne connaît ni innocent ni coupable, mais qui s'est contentée d'emprisonner tous les humains. Mais en même temps, qui est vraiment innocent parmi nous ? D'une façon ou d'une autre, nous avons tous été coupable envers soi, envers les uns et les autres, envers la planète et envers le monde.

Honnêtement, je ne cherche qu'à sortir rapidement d'ici, et tant que monsieur Albert ne pense pas que j'ai appris quelque chose de cette expérience, je ne sortirai pas. Je vais donc essayer de passer du temps au près de chaque membre de ma famille pour voir comment chacun vit ce confinement. Je commence donc par ma sœur, qui vit très bien sans moi ! Elle s'est rapidement adaptée à l'école par distance et au confinement... je me place à côté d'elle et je l'observe. Elle a grandi, peut-être pas physiquement, mais mentalement, je le sens. Celle qui se retrouvait au bureau de la CPE chaque semaine en présentielle pour une nouvelle bêtise qu'elle a faite, est celle qui calme ses camarades et qui les incite à travailler durement durant ce confinement où l'on perd la motivation normalement, elle comprit la valeur de ses professeurs et de son école, qui ne pourra jamais être remplacée par autre chose. Elle a vraiment changé. Doucement, après avoir fini ses cours, elle s'allonge sur son lit et câline mon nounours et ses yeux se remplissent de larmes. Je ne l'avais jamais vu pleurer, car elle ne montre jamais sa faiblesse, et elle ne me parle jamais de ses problèmes. Elle dit au nounours :

- Je me sens tellement seule, je ne trouve aucune épaule sur laquelle je peux pleurer. Dit-elle avec une voix qui se brisait plus elle pleurait. Je n'arrive plus à porter le masque de la fille forte et fière, qui ne pleure jamais et qui n'est jamais affaiblie. En vérité, les plus grandes douleurs ce sont les douleurs muettes. Je n'ai pas de plus grande sœur non plus, sur laquelle je peux reposer et à qui je peux faire confiance.

Ma sœur a passé une enfance difficile, dont elle garde plus de souvenirs dans les hôpitaux et chez les médecins que dans un parc ou avec des jouets. A l'âge de 8 ans seulement elle a montré plein de courage. Soumise à 2 grandes chirurgies qui ont duré des heures, et auxquelles avaient précédés de nombreuses analyses, radiographies et rendez-vous médicaux. Et de ces derniers résidents toujours des cicatrices sur son corps. Mais je réalise en regardant cette scène, qui est réelle, que je n'ai pas été une bonne grande sœur. Ce n'est pas elle qui ne pleure jamais ou qui ne me raconte jamais rien... mais c'est moi qui ne suis jamais là pour elle. Une peine énorme s'installe dans mon cœur. J'avance vers elle pour la câliner, mais je ne peux pas. Elle ne me voit pas. Alors que j'avais des centaines de chances chaque jour pour le faire... cela me fait trop de douleur, je vais aller voir mon père.

Mon père, que je ne voyais que très rarement à cause de son travail qui l'obligeait à voyager de pays en pays, était ici, depuis des mois. Comment tolère-t-il ce confinement ? Alors qu'il est habitué à voir le monde. Il joue avec mon tout petit frère qui n'a qu'un an. Cette image, rare et magnifique, d'un père et son fils, était une des plus belles que je n'ai jamais vu. Si ce n'était pas pour le confinement, il aurait raté les premiers pas de son tout petit fils et ses premières paroles, en étant sûrement quelque part d'autre. Et enfin, la curiosité me pique, qu'en est-il de Maman ?

Le Ramadan arrivait à grands pas, ce moi sacré que ma mère attendait impatiemment toute l'année, n'aurait certainement pas le même goût cette année pour elle, je pense. Elle ne pourra pas organiser ses grands iftars avec ses amies, ni avec ses cousins et cousines. Bref, il n'aura sûrement pas le même gout. C'est ce que je me suis dit, au moins. Mais elle s'y prépare quand même ... Elle décore la maison et prépare les sucreries et mets des belles chansons traditionnelles qu'elle chantait chaque année la veille du ramadan. Elle m'appelait tout le temps pour chanter avec elle, mais je refusais. Il faut être très fort pour pouvoir quand même rester saint moralement dans cette période et ne pas laisser tomber ses traditions et ses envies. C'est pour cela que ma mère est une femme pour laquelle j'ai beaucoup de respect. Elle s'assoit pour regarder sa série turque, et je m'assois à cote d'elle pour la contempler, j'avais tellement envie de me jeter dans ses bras. Chose que je ne faisais que rarement quand je pouvais aussi. Et tout à coup j'ai réalisé quelque chose qui frappa comme un coup de tonnerre et qui m'attrista fortement.

C'était un cheveu blanc sur sa tête, quelques autres en fait, que je n'avais jamais réalisé auparavant... ma mère vieillit. L'Horloge dont Baudelaire nous avait autrefois prévenu, était vraiment devenue notre pire ennemi. Je n'ai pas senti le temps passer, mais je n'avais jamais réalisé que ma mère vieillissait avec le temps et cela signifie qu'elle ne serait pas toujours là pour moi, je ne serais pas toujours en mesure de la toucher, sa voix ne durerait pas une vie et son sourire n'est pas éternel, ce sourire était éphémère, comme moi, comme elle, comme ce moment et comme la vie. Mes yeux se sont remplis de larmes quand j'ai réalisé que la barbe de mon père devenait blanche aussi. Où étais-je tout ce temps ? Comment aurais-je pu croire qu'ils seraient ici pour toujours et que je n'avais pas besoin d'eux en ce moment ? ...et donc je n'ai jamais passé de temps avec eux.

Je n'avais jamais ressenti autant d'émotions. Et je n'avais jamais remarqué à quel point j'étais imprudente et ingrate envers la chose la plus précieuse que je possède dans ce monde, ma famille. Je cours vers le balcon pour respirer un peu d'air, le ciel était cristallin, comme s'il s'était débarrassé de toutes les pollutions causées par les usines et les activités humaines, et l'eau de la corniche brillait aussi, car elle n'avait pas été polluée depuis des mois par les être humain. La nature a également beaucoup gagné de cette quarantaine, car nous avons été très grossiers envers elle aussi.

Mais je ne peux pas nier que certains meurent aussi de ce virus. Et que les familles perdent leurs proches et que le monde s'effondre. Pas de bonne nouvelle à entendre, juste les nouvelles de base qui ont tellement été répétées que les gens s'y sont habitués. Ah ! Si c'était un tremblement de terre ! Une bonne secousse et on n'en parle plus... on compte les morts, les vivants, et le tour est joué. Mais cette maladie ! Même ceux qui ne l'ont pas la portent dans leur cœur. La paix et le calme que j'admirais dans cette ville étaient maintenant menacés par ce virus invisible. Cela m'a donné plus de raisons d'avoir peur et d'apprendre la valeur de ma famille. Pour un moment, je voulais faire comme tous ceux qui avaient l'air de croire, autour de moi, que le virus peut venir et repartir sans que le cœur des hommes en soi. Mais en vérité ce n'est pas le cas. Je me couche dans le salon en attendant le prochain jour de ce confinement qui commence à me surprendre.

Voici le premier jour du Ramadan, Maman court dans tous les sens pour préparer la nourriture de l'iftar. Je me demande pourquoi elle en fait trop, c'est un cas exceptionnel cette année, il sera différent. Il est 19h00 et tout le monde est installé autour de la table à manger pour ce premier iftar. Je m'assois pour les observer tous, d'habitude je prends mon plat et je m'isole dans ma chambre pour manger... Maman dit :

- Je ne veux pas entendre que ce Ramadan est différent et donc on manque de joie et il n'y a pas de raison à tenir à nos traditions et principes. Au contraire, ça fait des mois que nous sommes confinés et nous avons appris que les gens assis autour de cette table, ce moment, et chaque minute, compte.

La joie s'est installée auprès d'eux à la table, ma sœur raconte fièrement comment se passe ses journées quand elle travaille virtuellement, ses notes ont considérablement augmenté maintenant qu'elle travaille à fond chez elle. Papa était là, avec eux pour ce premier iftar cette année, et maman, comme d'habitude, c'est elle les racines de notre arbre. Le Bonheur qui se place dans mon Cœur en voyant cette scène est incroyable. Je me demandais toujours ce qui me manquait pour être heureuse, cette chose qui était qu'à quelques pas de ma chambre, mais que je n'ai jamais réalisé. Monsieur Albert l'a dit dans son livre, que ce monde sans amour était comme un monde mort et qu'il vient toujours une heure où on se lasse des prisons, du travail et du courage pour réclamer le visage d'un être et le cœur émerveillé de la tendresse. C'est dont j'avais besoin aujourd'hui. Mes parents cessent de regarder la presse et les nouvelles, qui n'accentuent que l'inquiétude bêtement et qui ne révèlent pas toujours la réalité de la situation, elles sont si bavardes pour ne rien dire ... j'entends mon père critiquait les politiciens du monde qui n'ont pas su réagir au début face à cette pandémie et qui l'ont trop sous-estimé. Mais d'ailleurs le peuple aussi.

C'est la nature de l'humain, quand une guerre éclate, les gens disent : « ça ne durera pas, c'est trop bête. » Et sans doute une guerre est certainement trop bête, mais cela ne l'empêche pas de durer. La bêtise insiste toujours, on s'en apercevrait si l'on ne pensait pas toujours à soi. Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. Bref, personne ne sait vraiment jusqu'à quand durera ce confinement, le seul moyen de se reconforter était de se dire, il n'y a toujours plus prisonnier que moi, c'était la phrase qui résumait alors le seul espoir.

Les mois qui me semblaient être des décennies passaient maintenant assez rapidement, je ne parle à personne et personne ne me voit, mais je ressens tous les ressentis de chacun d'eux. Je sais maintenant que s'il est une chose qu'on puisse désirer toujours et obtenir que quelquefois, ce soit la tendresse humaine.

- Alors Jihad, qu'as-tu appris de cette expérience, et que peux-tu en tirer ? Dit Monsieur Albert qui est apparu soudainement.

- Vous êtes là Monsieur ! Je ne peux vous décrire ce que j'ai vu et ressenti pendant cette période, je pense que je pourrai en écrire un livre, à un si jeune âge, j'ai appris des choses de ce confinement que l'on apprend au fil du temps et parfois que quand il est trop tard.

- C'est bien ce que je voulais entendre. Suis-moi, on va revenir vers notre navire, tu me raconteras tout au long du chemin. Dit-il d'un ton heureux.

Je lui dis tout, ce que j'ai vécu, ressenti, comment tout le monde avait changé et comment j'ai compris la fameuse phrase de son livre. Et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. La vie a changé certes, et j'ai encore l'impression de m'être lancée dans une dystopie. Et tout le monde le voit ce caractère néfaste et méprisant de la situation, c'est facile de dire cela. Mais j'ai vu ce qui était plus dur à voir, la lueur au bout d'un long tunnel. Monsieur Albert avait l'air très contente et fière, sur le navire on a longtemps discuté de ses livres et de la vie, j'avais gagné un ami aussi. Une fois arrivés là où j'ai laissé mes affaires avant de me lancer dans cette aventure, Monsieur Albert ne descendit pas du navire mais se préparait pour reprendre son chemin et s'en aller.

- Ne partez pas, Monsieur, j'ai gagné votre amitié, j'en avais besoin.
- Tu l'as toujours eue, mon amitié, en lisant mes livres, ma lectrice fidèle. Mais ce dont tu avais vraiment besoin, c'est ce que tu as appris pendant cette période. Tu n'as donc plus besoin de moi, tu as appris une leçon de vie qui saura te guider. Néanmoins, ne cesse jamais de me rendre visite en lisant mes livres.
- Jamais. C'est une promesse Monsieur.
- Au revoir ma chère amie, dit-il d'un ton attristé
- Vous reviendrez me voir surement, oui ? Je crie alors que le navire débarque et avance.

Il me regarde, me sourit vraiment du cœur, et se tourne. J'admire ce couché du soleil, et j'observe le navire qui disparaît dans l'horizon, avec Monsieur Albert. Cet homme, qui m'a donné la plus belle récompense, que j'ai toujours eue, mais que je n'avais jamais apprécié. Ma famille.